

Autour de la Colonne

A certaines heures bien choisies des hommes d'âges variés que la vue de jolies personnes ne paraît pas indifférentes...

Le vrai c'est que plusieurs fois par jour ce luxueux quartier, cette terre promise des élégances, s'emplit de charmantes jeunes filles...

Une collante, un sourire, un compliment, et ces gens travaillent remuement à l'atelier que rose au bec.

De tout temps cette place so lennelle et majestueuse fut à la mode. Tracée sur l'île de la Ville de Henri IV et de la Belle Gabrielle...

Les hôtels formant aujourd'hui le Ministère de la Justice (nos 11 et 13) furent édifiés par deux riches bourgeois...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

Le 13 août, à la nuit tombante, on quitte le couvent des Feuillants où il s'était réfugié...

La salle des séances couvrait l'actuelle superficie de la rue de Rivoli (depuis la grille d'entrée du jardin jusqu'à la hauteur du numéro 223 environ).

Quand le Roi fut amené du Temple à la Convention, il dut passer par le passage des Feuillants, rempli d'ordures et sombre au point qu'on était obligé d'y tenir des réverbères allumés en plein jour.

Après le 10 août 1792, Danton, ministre de la Justice, et Camille Desmoulins s'étaient installés à l'hôtel du ministère, place des Foyes, et Robespierre, qui habitait tout près 398, rue Saint-Honoré, chez le menuisier Duplay, trônait à la Section, dont le président était le marquis de Sade.

En 1806, Napoléon Ier ordonna la construction d'une vaste rue joignant la place au boulevard. Elle doit être la plus belle de Paris. On débarrasse les terrains immenses du jardin de l'ex couvent des Capucines des baraques qui les encombraient (un panorama, un théâtre forain et le cirque Franconi), de hautes maisons s'élevèrent; la voie nouvelle fut baptisée "rue Napoléon".

Sur la place Vendôme, l'Empereur fit dresser, "à la gloire de la Grande Armée", une colonne fondue avec le bronze de plus de douze cents canons conquis sur les Russes et les Autrichiens, que surmonte sa statue. Les grands corps de l'Etat occupent les hôtels princiers de l'ancien régime, et le commandant de la Place de Paris s'installe au 22 ex-hôtel de Nocé; c'est là que le 23 octobre 1812, au petit matin, le général Malet, l'audacieux conspirateur, vint annoncer au général Hulot, et sa destitution et son arrestation.

—Montrez-moi vos ordres? fait Hulot ahuri.

—Les voici! répond Malet en lui cassant la mâchoire d'un coup de pistolet.

Au bruit de la détonation, la générale Hulot, que ce fracas matinal et inusité avait réveillée, se précipite au secours de son mari.

... dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Assis trois jours plus tard les journaux irrévérencieux ne manquaient pas d'insinuer que, si le général avait paru faible, "la générale s'était fort bien montrée".

Abandonnant Hulot tout raide de sang, Malet traverse la place, se rendant au numéro 7 où siège l'état-major; il y est démasqué et arrêté par le colonel Duocet; c'est sur le balcon dominant sur la place que, lié de cordes et bâillonné, on le présente aux troupes stupéfaites.

Cet admirable hôtel, qui fut celui des gouverneurs de Paris est occupé aujourd'hui par une maison de couture; de jolies Parisiennes essayent leurs "costumes tailleur" dans les salons qu'après Mansard habiteront d'importantes guerrières, et une artiste fleuriste offre des jolies roses et des brins de pivoines à l'angle de la place où, pendant des années, à cheval sur des chaises de paille — comme les "canaris" de "Carmen" — les ordonnances attendaient les ordres et regardaient "passer les passants".

C'est enfin au no 12 que s'élevait Chopin, le 14 octobre 1849, bûché, à son heure suprême, par la voix divine de la comtesse Delphine Poocka, soupirant l'air de Stradella, sur le désir de ce mourant sublime!

Le 4 avril 1814, à l'entrée des Alliés dans Paris, la plate-forme de la colonne que domine Napoléon fut envahie par quelques exaltés qui tentèrent de scier la base de la statue; d'autres, dont le marquis de Manbrenil, y avaient attaché des cordes auxquelles ils attelèrent leurs chevaux. On empêcha les violences et quatre jours plus tard on descendit méthodiquement la statue; l'opération coûta 3,600 francs. Quant à l'effigie de l'Empereur, on la jeta au creuset d'où sortit la statue de Henri IV actuellement sur le Point Neuf. Pendant la Restauration, le drapeau blanc flotta sur le piédestal vide.

Le 28 juillet 1833, Napoléon Ier, en petit chapeau et en redingote, est de nouveau hissé sur sa colonne. Mais en 1865 Napoléon III, qui avait d'être nommé Président de la République logé à la place Vendôme, à l'hôtel du Rhin (nos 4 et 6), fit redescendre la statue de son oncle et la trouva contre une nouvelle image le représentant en César romain. Enfin le 16 mai 1871, par

ordre de la Commune de Paris et sous la surveillance du peintre G. Courbet, délégué aux beaux-arts, la colonne, habilement sectionnée par une coupe en biseau, fut jetée bas à l'aide de cordages: les 252 000 kilogrammes de bronze qui la formaient vinrent s'abattre sur la place avec un bruit formidable; Bergeret (lui-même) prononça un discours injurié sur le piédestal mutilé, et le "Père Duchêne" célébra le lendemain "la grande Procension des Patriotes autour de la place Vendôme et sa Grande joie parce qu'il a vu par terre le J... F... Badinguetler, et qu'on lui en a donné un morceau".

Anjourd'hui, la place Vendôme est redevenue brillante comme autrefois... mais sa clientèle s'est singulièrement modifiée. Ce ne sont plus les grands seigneurs ou les financiers qui l'habitent, les états-majors n'y caracolent plus et l'humble astronome qui jusqu'en 1890 y montrait pour deux sous "les montagnes de la Lune et l'anneau de Saturne" a replié sa lunette. L'industrialisme moderne l'a conquise: de somptueux hôtels, des coteries, des compagnies d'assurances, des marchands de curiosités, des modistes, un bottier... y étaient leurs enseignes.

Des cinq heures les belles élégantes cosmopolites y viennent prendre une tasse de thé, au sortir de leurs artistiques et coûteux pèlerinages chez les bijoutiers de la rue de la Paix. On se trouve chez Ritz et l'on parle alors prières et chiffons dans toutes les langues de la terre. Elles sont là, les riches Américaines, les Anglaises héréditaires, les Russes zéayantes, les blondes Suédoises et aussi les ondulées Viennoises et les brunes Châliennes. On y échange des nouvelles de Smyrne, on s'intéresse au "Cinqième Avenue" et l'on félicite Constantinople. Au dehors, sur la vieille place de Louis XIV, les chevaux piaffent, les autos trépident, les valets de pied bâillent... et du haut de son glorieux piédestal de bronze Napoléon Ier contemple cette moderne invasion de étrangers qui, le sourire aux lèvres, semblent vouloir à leur tour conquérir l'admirable Paris!

... dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Assis trois jours plus tard les journaux irrévérencieux ne manquaient pas d'insinuer que, si le général avait paru faible, "la générale s'était fort bien montrée".

Abandonnant Hulot tout raide de sang, Malet traverse la place, se rendant au numéro 7 où siège l'état-major; il y est démasqué et arrêté par le colonel Duocet; c'est sur le balcon dominant sur la place que, lié de cordes et bâillonné, on le présente aux troupes stupéfaites.

Cet admirable hôtel, qui fut celui des gouverneurs de Paris est occupé aujourd'hui par une maison de couture; de jolies Parisiennes essayent leurs "costumes tailleur" dans les salons qu'après Mansard habiteront d'importantes guerrières, et une artiste fleuriste offre des jolies roses et des brins de pivoines à l'angle de la place où, pendant des années, à cheval sur des chaises de paille — comme les "canaris" de "Carmen" — les ordonnances attendaient les ordres et regardaient "passer les passants".

C'est enfin au no 12 que s'élevait Chopin, le 14 octobre 1849, bûché, à son heure suprême, par la voix divine de la comtesse Delphine Poocka, soupirant l'air de Stradella, sur le désir de ce mourant sublime!

Le 4 avril 1814, à l'entrée des Alliés dans Paris, la plate-forme de la colonne que domine Napoléon fut envahie par quelques exaltés qui tentèrent de scier la base de la statue; d'autres, dont le marquis de Manbrenil, y avaient attaché des cordes auxquelles ils attelèrent leurs chevaux. On empêcha les violences et quatre jours plus tard on descendit méthodiquement la statue; l'opération coûta 3,600 francs. Quant à l'effigie de l'Empereur, on la jeta au creuset d'où sortit la statue de Henri IV actuellement sur le Point Neuf. Pendant la Restauration, le drapeau blanc flotta sur le piédestal vide.

Le 28 juillet 1833, Napoléon Ier, en petit chapeau et en redingote, est de nouveau hissé sur sa colonne. Mais en 1865 Napoléon III, qui avait d'être nommé Président de la République logé à la place Vendôme, à l'hôtel du Rhin (nos 4 et 6), fit redescendre la statue de son oncle et la trouva contre une nouvelle image le représentant en César romain. Enfin le 16 mai 1871, par

ordre de la Commune de Paris et sous la surveillance du peintre G. Courbet, délégué aux beaux-arts, la colonne, habilement sectionnée par une coupe en biseau, fut jetée bas à l'aide de cordages: les 252 000 kilogrammes de bronze qui la formaient vinrent s'abattre sur la place avec un bruit formidable; Bergeret (lui-même) prononça un discours injurié sur le piédestal mutilé, et le "Père Duchêne" célébra le lendemain "la grande Procension des Patriotes autour de la place Vendôme et sa Grande joie parce qu'il a vu par terre le J... F... Badinguetler, et qu'on lui en a donné un morceau".

Anjourd'hui, la place Vendôme est redevenue brillante comme autrefois... mais sa clientèle s'est singulièrement modifiée. Ce ne sont plus les grands seigneurs ou les financiers qui l'habitent, les états-majors n'y caracolent plus et l'humble astronome qui jusqu'en 1890 y montrait pour deux sous "les montagnes de la Lune et l'anneau de Saturne" a replié sa lunette. L'industrialisme moderne l'a conquise: de somptueux hôtels, des coteries, des compagnies d'assurances, des marchands de curiosités, des modistes, un bottier... y étaient leurs enseignes.

Des cinq heures les belles élégantes cosmopolites y viennent prendre une tasse de thé, au sortir de leurs artistiques et coûteux pèlerinages chez les bijoutiers de la rue de la Paix. On se trouve chez Ritz et l'on parle alors prières et chiffons dans toutes les langues de la terre. Elles sont là, les riches Américaines, les Anglaises héréditaires, les Russes zéayantes, les blondes Suédoises et aussi les ondulées Viennoises et les brunes Châliennes. On y échange des nouvelles de Smyrne, on s'intéresse au "Cinqième Avenue" et l'on félicite Constantinople. Au dehors, sur la vieille place de Louis XIV, les chevaux piaffent, les autos trépident, les valets de pied bâillent... et du haut de son glorieux piédestal de bronze Napoléon Ier contemple cette moderne invasion de étrangers qui, le sourire aux lèvres, semblent vouloir à leur tour conquérir l'admirable Paris!

... dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Assis trois jours plus tard les journaux irrévérencieux ne manquaient pas d'insinuer que, si le général avait paru faible, "la générale s'était fort bien montrée".

Abandonnant Hulot tout raide de sang, Malet traverse la place, se rendant au numéro 7 où siège l'état-major; il y est démasqué et arrêté par le colonel Duocet; c'est sur le balcon dominant sur la place que, lié de cordes et bâillonné, on le présente aux troupes stupéfaites.

Cet admirable hôtel, qui fut celui des gouverneurs de Paris est occupé aujourd'hui par une maison de couture; de jolies Parisiennes essayent leurs "costumes tailleur" dans les salons qu'après Mansard habiteront d'importantes guerrières, et une artiste fleuriste offre des jolies roses et des brins de pivoines à l'angle de la place où, pendant des années, à cheval sur des chaises de paille — comme les "canaris" de "Carmen" — les ordonnances attendaient les ordres et regardaient "passer les passants".

C'est enfin au no 12 que s'élevait Chopin, le 14 octobre 1849, bûché, à son heure suprême, par la voix divine de la comtesse Delphine Poocka, soupirant l'air de Stradella, sur le désir de ce mourant sublime!

Le 4 avril 1814, à l'entrée des Alliés dans Paris, la plate-forme de la colonne que domine Napoléon fut envahie par quelques exaltés qui tentèrent de scier la base de la statue; d'autres, dont le marquis de Manbrenil, y avaient attaché des cordes auxquelles ils attelèrent leurs chevaux. On empêcha les violences et quatre jours plus tard on descendit méthodiquement la statue; l'opération coûta 3,600 francs. Quant à l'effigie de l'Empereur, on la jeta au creuset d'où sortit la statue de Henri IV actuellement sur le Point Neuf. Pendant la Restauration, le drapeau blanc flotta sur le piédestal vide.

Le 28 juillet 1833, Napoléon Ier, en petit chapeau et en redingote, est de nouveau hissé sur sa colonne. Mais en 1865 Napoléon III, qui avait d'être nommé Président de la République logé à la place Vendôme, à l'hôtel du Rhin (nos 4 et 6), fit redescendre la statue de son oncle et la trouva contre une nouvelle image le représentant en César romain. Enfin le 16 mai 1871, par

ordre de la Commune de Paris et sous la surveillance du peintre G. Courbet, délégué aux beaux-arts, la colonne, habilement sectionnée par une coupe en biseau, fut jetée bas à l'aide de cordages: les 252 000 kilogrammes de bronze qui la formaient vinrent s'abattre sur la place avec un bruit formidable; Bergeret (lui-même) prononça un discours injurié sur le piédestal mutilé, et le "Père Duchêne" célébra le lendemain "la grande Procension des Patriotes autour de la place Vendôme et sa Grande joie parce qu'il a vu par terre le J... F... Badinguetler, et qu'on lui en a donné un morceau".

Anjourd'hui, la place Vendôme est redevenue brillante comme autrefois... mais sa clientèle s'est singulièrement modifiée. Ce ne sont plus les grands seigneurs ou les financiers qui l'habitent, les états-majors n'y caracolent plus et l'humble astronome qui jusqu'en 1890 y montrait pour deux sous "les montagnes de la Lune et l'anneau de Saturne" a replié sa lunette. L'industrialisme moderne l'a conquise: de somptueux hôtels, des coteries, des compagnies d'assurances, des marchands de curiosités, des modistes, un bottier... y étaient leurs enseignes.

Des cinq heures les belles élégantes cosmopolites y viennent prendre une tasse de thé, au sortir de leurs artistiques et coûteux pèlerinages chez les bijoutiers de la rue de la Paix. On se trouve chez Ritz et l'on parle alors prières et chiffons dans toutes les langues de la terre. Elles sont là, les riches Américaines, les Anglaises héréditaires, les Russes zéayantes, les blondes Suédoises et aussi les ondulées Viennoises et les brunes Châliennes. On y échange des nouvelles de Smyrne, on s'intéresse au "Cinqième Avenue" et l'on félicite Constantinople. Au dehors, sur la vieille place de Louis XIV, les chevaux piaffent, les autos trépident, les valets de pied bâillent... et du haut de son glorieux piédestal de bronze Napoléon Ier contemple cette moderne invasion de étrangers qui, le sourire aux lèvres, semblent vouloir à leur tour conquérir l'admirable Paris!

... dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

LA Radouvanitza.

Journal des morts en Russie

Alors que vers la fin du X^e siècle (988), par ordre du grand prince Vladimir Ier, surnommé le Saint, le peuple russe embrassa le Christianisme, les anciennes croyances et les rites païens qu'il avait abandonnés, officiellement, se greffèrent peu à peu sur sa nouvelle religion et se perpétuèrent à travers les siècles dans les usages populaires et dans les rites chrétiens eux-mêmes consacrés par l'orthodoxe byzantine.

Si bien que, dans l'esprit populaire, une cérémonie religieuse ne peut avoir toute sa vertu que lorsqu'elle est accompagnée de certaines pratiques dans lesquelles on retrouve les vestiges du paganisme, en même temps que les traces de la vie d'antan.

A ces anciennes croyances et à ces pratiques semi-païennes, une très large part est réservée dans la célébration de la mémoire des morts, que le peuple russe entoure d'une très grande vénération. Dans ses prières qu'il dit le matin en se levant et le soir avant d'aller se coucher, il ne oublie jamais de prier pour le repos de l'âme d'un parent décédé quoique depuis de longues années. En dehors des jours désignés par l'Eglise orthodoxe à la prière, immédiatement après la mort, et du lugubre anniversaire dans les familles, la mémoire des morts est encore évoquée tous les huit jours, notamment le samedi, lorsque, en leur honneur, on sert à table des "bliny", espèces de galettes très épaisses faites avec de la farine de sarrasin. Car, ce jour de travail, le soin de prier pour les chers défunts à l'église est abandonné au prêtre, qui, en disant la messe, récite aussi des prières pour les morts et invoque les noms de ceux qu'il trouve sur de nombreuses listes envoyées par des pieux survivants.

Dans beaucoup de localités, la famille après avoir enterré un des siens, ne le croit pas entièrement détaché de la maison. Bien que de l'autre monde il veuille aller, à la tombée du jour, heure propice, il revient à son foyer. Invisible aux regards de son vivant, il assiste au repas du soir, prend sa place habituelle à table. Et c'est pour cette raison qu'on le laisse libre avec un couvert quel qu'il soit. Dans cette même pensée, le souper fini, on ne dessert pas le restant des plats, afin que le visiteur de l'autre-tombe puisse en manger encore avant de se retirer minuit passé.

De là aussi l'usage très répandu en Russie de se rendre le jour de la Radouvanitza, au cimetière, en emportant des œufs rouges et toutes sortes de victuailles pour prendre le repas copieusement arrosé d'eau-de-vie en compagnie du cher défunt.

Le nom de Radouvanitza vient du mot "se réjouir", car les morts sont alors en communion avec les vivants. Ce jour est célébré le deuxième mardi après Pâques. L'idée de la résurrection générale des morts y prédomine et se rattache à la résurrection du Christ et au renouveau de la nature elle-même à cette époque de l'année.

Le matin, comme d'habitude, on travaille au champ, à l'atelier, on vaque aux affaires de la maison. Mais l'après-midi est fêté, tout travail est suspendu. On prend alors ses habits du dimanche et l'on s'en va rendre visite aux morts. Chaque famille retrouve la tombe de son sien et, après avoir déposé les plats et les litres d'eau-de-vie apportés, prend place autour. On procède à ce repas rituel en roulant le long de la tombe des œufs rouges teints spécialement à cette occasion, puis on prend le repas. Souvent on laisse sur la tombe, à l'intention du défunt, quelques œufs et les plats entamés; mais les litres sont vides. On s'en retourne à la maison, la langue pâteuse, les membres alourdis. Bientôt la nuit vient jeter son voile sur ces modestes demeures en y apportant le sommeil réparateur.

Il était immensément riche et s'amusa pendant plusieurs mois à se faire une bibliothèque avec des volumes dont toutes les pages étaient des billets de banque allant de cinquante à dix mille roubles. Avec cela il ne payait pas ses dettes. Mais il semblait que ce n'était pas par surlance, mais par indolence et surtout par hauteur, par dédain et pour affirmer une fois de plus qu'à lui seul tout était permis. En cette matière, pour démontrer sa toute-puissance, son an dace était extraordinaire. Un jour que Catherine II avait quel que invité à dîner, le moment de se mettre à table vint, mais Potemkine n'était pas là. L'impératrice l'envoya chercher. Le valet revint du palais du Prince, qui communiquait par un passage souterrain avec celui de la Souveraine, et annonça que le Prince était encore couché.

— Eh bien, fit Catherine II, l'on se mettra à table sans lui, voilà tout! — A peine l'Impératrice et ses convives avaient-ils commencé à manger que la porte pousée livrait passage à Potemkine; le Prince était en robe de chambre, en pantoufles, un bonnet de nuit sur ses noirs cheveux répandus sur son cou nu. Tranquillement il s'assit à la table et se mit en devoir de satisfaire son appétit, qui était solide. Saffouqué par tant d'audace et ce manquement à toutes les règles de la décence

... dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Assis trois jours plus tard les journaux irrévérencieux ne manquaient pas d'insinuer que, si le général avait paru faible, "la générale s'était fort bien montrée".

Abandonnant Hulot tout raide de sang, Malet traverse la place, se rendant au numéro 7 où siège l'état-major; il y est démasqué et arrêté par le colonel Duocet; c'est sur le balcon dominant sur la place que, lié de cordes et bâillonné, on le présente aux troupes stupéfaites.

Cet admirable hôtel, qui fut celui des gouverneurs de Paris est occupé aujourd'hui par une maison de couture; de jolies Parisiennes essayent leurs "costumes tailleur" dans les salons qu'après Mansard habiteront d'importantes guerrières, et une artiste fleuriste offre des jolies roses et des brins de pivoines à l'angle de la place où, pendant des années, à cheval sur des chaises de paille — comme les "canaris" de "Carmen" — les ordonnances attendaient les ordres et regardaient "passer les passants".

C'est enfin au no 12 que s'élevait Chopin, le 14 octobre 1849, bûché, à son heure suprême, par la voix divine de la comtesse Delphine Poocka, soupirant l'air de Stradella, sur le désir de ce mourant sublime!

Le 4 avril 1814, à l'entrée des Alliés dans Paris, la plate-forme de la colonne que domine Napoléon fut envahie par quelques exaltés qui tentèrent de scier la base de la statue; d'autres, dont le marquis de Manbrenil, y avaient attaché des cordes auxquelles ils attelèrent leurs chevaux. On empêcha les violences et quatre jours plus tard on descendit méthodiquement la statue; l'opération coûta 3,600 francs. Quant à l'effigie de l'Empereur, on la jeta au creuset d'où sortit la statue de Henri IV actuellement sur le Point Neuf. Pendant la Restauration, le drapeau blanc flotta sur le piédestal vide.

Le 28 juillet 1833, Napoléon Ier, en petit chapeau et en redingote, est de nouveau hissé sur sa colonne. Mais en 1865 Napoléon III, qui avait d'être nommé Président de la République logé à la place Vendôme, à l'hôtel du Rhin (nos 4 et 6), fit redescendre la statue de son oncle et la trouva contre une nouvelle image le représentant en César romain. Enfin le 16 mai 1871, par

ordre de la Commune de Paris et sous la surveillance du peintre G. Courbet, délégué aux beaux-arts, la colonne, habilement sectionnée par une coupe en biseau, fut jetée bas à l'aide de cordages: les 252 000 kilogrammes de bronze qui la formaient vinrent s'abattre sur la place avec un bruit formidable; Bergeret (lui-même) prononça un discours injurié sur le piédestal mutilé, et le "Père Duchêne" célébra le lendemain "la grande Procension des Patriotes autour de la place Vendôme et sa Grande joie parce qu'il a vu par terre le J... F... Badinguetler, et qu'on lui en a donné un morceau".

Anjourd'hui, la place Vendôme est redevenue brillante comme autrefois... mais sa clientèle s'est singulièrement modifiée. Ce ne sont plus les grands seigneurs ou les financiers qui l'habitent, les états-majors n'y caracolent plus et l'humble astronome qui jusqu'en 1890 y montrait pour deux sous "les montagnes de la Lune et l'anneau de Saturne" a replié sa lunette. L'industrialisme moderne l'a conquise: de somptueux hôtels, des coteries, des compagnies d'assurances, des marchands de curiosités, des modistes, un bottier... y étaient leurs enseignes.

Des cinq heures les belles élégantes cosmopolites y viennent prendre une tasse de thé, au sortir de leurs artistiques et coûteux pèlerinages chez les bijoutiers de la rue de la Paix. On se trouve chez Ritz et l'on parle alors prières et chiffons dans toutes les langues de la terre. Elles sont là, les riches Américaines, les Anglaises héréditaires, les Russes zéayantes, les blondes Suédoises et aussi les ondulées Viennoises et les brunes Châliennes. On y échange des nouvelles de Smyrne, on s'intéresse au "Cinqième Avenue" et l'on félicite Constantinople. Au dehors, sur la vieille place de Louis XIV, les chevaux piaffent, les autos trépident, les valets de pied bâillent... et du haut de son glorieux piédestal de bronze Napoléon Ier contemple cette moderne invasion de étrangers qui, le sourire aux lèvres, semblent vouloir à leur tour conquérir l'admirable Paris!

... dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Assis trois jours plus tard les journaux irrévérencieux ne manquaient pas d'insinuer que, si le général avait paru faible, "la générale s'était fort bien montrée".

UN FAVORII A LA TAURIDE.

Journal des morts en Russie

Alors que vers la fin du X^e siècle (988), par ordre du grand prince Vladimir Ier, surnommé le Saint, le peuple russe embrassa le Christianisme, les anciennes croyances et les rites païens qu'il avait abandonnés, officiellement, se greffèrent peu à peu sur sa nouvelle religion et se perpétuèrent à travers les siècles dans les usages populaires et dans les rites chrétiens eux-mêmes consacrés par l'orthodoxe byzantine.

Si bien que, dans l'esprit populaire, une cérémonie religieuse ne peut avoir toute sa vertu que lorsqu'elle est accompagnée de certaines pratiques dans lesquelles on retrouve les vestiges du paganisme, en même temps que les traces de la vie d'antan.

A ces anciennes croyances et à ces pratiques semi-païennes, une très large part est réservée dans la célébration de la mémoire des morts, que le peuple russe entoure d'une très grande vénération. Dans ses prières qu'il dit le matin en se levant et le soir avant d'aller se coucher, il ne oublie jamais de prier pour le repos de l'âme d'un parent décédé quoique depuis de longues années. En dehors des jours désignés par l'Eglise orthodoxe à la prière, immédiatement après la mort, et du lugubre anniversaire dans les familles, la mémoire des morts est encore évoquée tous les huit jours, notamment le samedi, lorsque, en leur honneur, on sert à table des "bliny", espèces de galettes très épaisses faites avec de la farine de sarrasin. Car, ce jour de travail, le soin de prier pour les chers défunts à l'église est abandonné au prêtre, qui, en disant la messe, récite aussi des prières pour les morts et invoque les noms de ceux qu'il trouve sur de nombreuses listes envoyées par des pieux survivants.

Dans beaucoup de localités, la famille après avoir enterré un des siens, ne le croit pas entièrement détaché de la maison. Bien que de l'autre monde il veuille aller, à la tombée du jour, heure propice, il revient à son foyer. Invisible aux regards de son vivant, il assiste au repas du soir, prend sa place habituelle à table. Et c'est pour cette raison qu'on le laisse libre avec un couvert quel qu'il soit. Dans cette même pensée, le souper fini, on ne dessert pas le restant des plats, afin que le visiteur de l'autre-tombe puisse en manger encore avant de se retirer minuit passé.

De là aussi l'usage très répandu en Russie de se rendre le jour de la Radouvanitza, au cimetière, en emportant des œufs rouges et toutes sortes de victuailles pour prendre le repas copieusement arrosé d'eau-de-vie en compagnie du cher défunt.

Le nom de Radouvanitza vient du mot "se réjouir", car les morts sont alors en communion avec les vivants. Ce jour est célébré le deuxième mardi après Pâques. L'idée de la résurrection générale des morts y prédomine et se rattache à la résurrection du Christ et au renouveau de la nature elle-même à cette époque de l'année.

Le matin, comme d'habitude, on travaille au champ, à l'atelier, on vaque aux affaires de la maison. Mais l'après-midi est fêté, tout travail est suspendu. On prend alors ses habits du dimanche et l'on s'en va rendre visite aux morts. Chaque famille retrouve la tombe de son sien et, après avoir déposé les plats et les litres d'eau-de-vie apportés, prend place autour. On procède à ce repas rituel en roulant le long de la tombe des œufs rouges teints spécialement à cette occasion, puis on prend le repas. Souvent on laisse sur la tombe, à l'intention du défunt, quelques œufs et les plats entamés; mais les litres sont vides. On s'en retourne à la maison, la langue pâteuse, les membres alourdis. Bientôt la nuit vient jeter son voile sur ces modestes demeures en y apportant le sommeil réparateur.

Il était immensément riche et s'amusa pendant plusieurs mois à se faire une bibliothèque avec des volumes dont toutes les pages étaient des billets de banque allant de cinquante à dix mille roubles. Avec cela il ne payait pas ses dettes. Mais il semblait que ce n'était pas par surlance, mais par indolence et surtout par hauteur, par dédain et pour affirmer une fois de plus qu'à lui seul tout était permis. En cette matière, pour démontrer sa toute-puissance, son an dace était extraordinaire. Un jour que Catherine II avait quel que invité à dîner, le moment de se mettre à table vint, mais Potemkine n'était pas là. L'impératrice l'envoya chercher. Le valet revint du palais du Prince, qui communiquait par un passage souterrain avec celui de la Souveraine, et annonça que le Prince était encore couché.

— Eh bien, fit Catherine II, l'on se mettra à table sans lui, voilà tout! — A peine l'Impératrice et ses convives avaient-ils commencé à manger que la porte pousée livrait passage à Potemkine; le Prince était en robe de chambre, en pantoufles, un bonnet de nuit sur ses noirs cheveux répandus sur son cou nu. Tranquillement il s'assit à la table et se mit en devoir de satisfaire son appétit, qui était solide. Saffouqué par tant d'audace et ce manquement à toutes les règles de la décence

... dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

Assis trois jours plus tard les journaux irrévérencieux ne manquaient pas d'insinuer que, si le général avait paru faible, "la générale s'était fort bien montrée".

Abandonnant Hulot tout raide de sang, Malet traverse la place, se rendant au numéro 7 où siège l'état-major; il y est démasqué et arrêté par le colonel Duocet; c'est sur le balcon dominant sur la place que, lié de cordes et bâillonné, on le présente aux troupes stupéfaites.

Cet admirable hôtel, qui fut celui des gouverneurs de Paris est occupé aujourd'hui par une maison de couture; de jolies Parisiennes essayent leurs "costumes tailleur" dans les salons qu'après Mansard habiteront d'importantes guerrières, et une artiste fleuriste offre des jolies roses et des brins de pivoines à l'angle de la place où, pendant des années, à cheval sur des chaises de paille — comme les "canaris" de "Carmen" — les ordonnances attendaient les ordres et regardaient "passer les passants".

C'est enfin au no 12 que s'élevait Chopin, le 14 octobre 1849, bûché, à son heure suprême, par la voix divine de la comtesse Delphine Poocka, soupirant l'air de Stradella, sur le désir de ce mourant sublime!

Le 4 avril 1814, à l'entrée des Alliés dans Paris, la plate-forme de la colonne que domine Napoléon fut envahie par quelques exaltés qui tentèrent de scier la base de la statue; d'autres, dont le marquis de Manbrenil, y avaient attaché des cordes auxquelles ils attelèrent leurs chevaux. On empêcha les violences et quatre jours plus tard on descendit méthodiquement la statue; l'opération coûta 3,600 francs. Quant à l'effigie de l'Empereur, on la jeta au creuset d'où sortit la statue de Henri IV actuellement sur le Point Neuf. Pendant la Restauration, le drapeau blanc flotta sur le piédestal vide.